



L'INVITÉ

Tout au long de l'été, nous recevrons de grands témoins de la philosophie, de la gastronomie, du cinéma, du design... La semaine prochaine, le chef Thierry Marx.

Pour ce philosophe, la pensée est avant tout sensible. Il élargit les frontières de sa discipline et donne une place centrale aux arts et au corps.

Jean-Luc Nancy

Propos recueillis par **Juliette Cerf** Photo **Claudia Imbert** pour **Télérama**

Sous son chapeau, qu'il aime à porter hiver comme été, se cache l'un des esprits les plus ouverts de notre époque. Né en 1940, à Bordeaux, Jean-Luc Nancy s'est formé dans le sillage du catholicisme social et des Jeunesses étudiantes chrétiennes. A la théologie, il a préféré la philosophie, qu'il a longtemps enseignée à Strasbourg. Marquée par ses amitiés avec Jacques Derrida, Philippe Lacoue-Labarthe ou Jean-Christophe Bailly, sa pensée se déploie comme une «*déclension*» du sens, une ouverture à la «*pesée*» du monde, à l'éclosion du réel. Cet ennemi des clôtures construit un vaste corpus, aux traits multiples, tels la politique (la communauté, la mondialisation, la démocratie), le corps (la greffe, les seins, le sommeil), la ville et les arts (la peinture, le dessin, le cinéma, la danse). Douce et caressante, toujours à l'écoute, cette pensée se porte moins vers le «*sens de l'existence*», horizon inaccessible, que vers l'«*existence du sens*», présence infiniment frémillante.

Au mot «philosophie» vous semblez préférer le mot «pensée». Quelle différence faites-vous entre les deux ?

Il y a là un écart très fort, une mutation profonde. Si l'on entend par philosophie une image du monde, l'élaboration d'une signification du monde, il faut bien reconnaître qu'à chaque fois quelque chose vient dépasser, excéder les bords de cette représentation. Ce quelque chose, c'est la pensée. Penser, c'est se porter aux extrémités de la signification. La signification arrête toujours quelque chose, alors que la pensée ouvre les possibilités du sens. La peinture est une pensée. Mais la pensée de la peinture, ce ne sont pas les idées, les représentations que le peintre, qu'il s'appelle Delacroix ou Rothko, peut se faire. La pensée de la peinture, c'est le sens qui s'ouvre dans un certain geste de traits et de couleurs. On pourrait croire que les couleurs sont préformées dans un code symbolique, la Vierge devant, par exemple, porter



1940
Naissance
à Bordeaux.

1968-2004
Enseigne
à l'université
de Strasbourg.

1986
Publie
*La Communauté
désœuvrée.*

1991
Greffe du cœur.

2000
Jacques Derrida
publie *Le Toucher*,
Jean-Luc Nancy.

2012
Publie
*L'Équivalence
des catastrophes*
(Après Fukushima).

un vêtement bleu dans la peinture classique. Le code est présent bien sûr, mais ce qui intéresse le peintre, c'est ce bleu-là en particulier, cette nuance singulière, ce chatolement, cette épaisseur, ou au contraire cette légèreté de l'étoffe. C'est cela la pensée. L'ouverture de possibilités.

La mutation que vous évoquez, quand l'avez-vous ressentie exactement ?

Je vis depuis longtemps avec ce sentiment. Il n'y a là ni catastrophe, ni sujet de gloire. Ce sentiment est né dans les années qui ont précédé et suivi Mai 68. Je pense à «La fin de la philosophie et la tâche de la pensée», conférence de

Heidegger de 1964, qui traduit cette mutation de la civilisation. Une mutation est plus ample qu'une crise ; c'est une variation décisive. Quelque chose était alors en train de se passer. L'actualité philosophique vivante a pris pour moi la forme de Derrida. Pour d'autres philosophes de ma génération, la nouveauté s'est incarnée en Deleuze ou en Althusser. La découverte de Derrida a été contemporaine d'une rupture avec le monde que représentait Sartre. C'est-à-dire avec tout un modèle progressiste – héritier des Lumières, de Kant, passé par Hegel et relancé par Marx jusqu'à Sartre –, une confiance dans le progrès, dans la possibilité de changer les choses. Au-delà du marxisme remis en question par Althusser, c'est toute une pensée réglée sur l'Histoire qui était alors en train de vaciller.

Le second grand moment de mutation, c'est la fin de l'Union soviétique. Face au modèle occidental, il n'y avait soudain plus rien. Mais cette place vide a très vite été recouverte par le déferlement du capitalisme le plus délirant, d'une technique de moins en moins capable de se désigner des fins. Ce qui a surgi pour moi avec Derrida, c'est la conscience que nous ne tendions plus vers un but, un sens final. Nous touchions au contraire à la suspension du sens. Cette interruption devenant constitutive du sens.

Le corps a alors joué un rôle important pour vous...

Oui, le corps est intervenu de manière très significative. Le grand modèle de pensée qui nous portait jusque-là, parfois de manière somnambulique, reposait sur une sorte de déni du corps.

Dans cette vision de l'humanité tendue vers un but, les corps de ceux qui sont engagés sur la route n'ont finalement pas beaucoup d'importance. Le corps du militant s'efface devant la cause. Mais, petit à petit, une question a émergé : «Et si la cause était trop loin ?» Dans le cadre d'une résistance immédiate à l'ennemi, on comprend qu'on puisse risquer sa vie, mais quand tout est reporté, porté si loin devant, quel sens donner à sa fatigue, à sa souffrance ? Tous les grands systèmes (religieux, politiques, etc.) qui contribuaient à situer des significations du corps se sont effacés : le corps est devenu, tout seul, tout nu, si j'ose dire, le signe de la finitude. Cette finitude, il fallait la penser dans un rapport à l'infini.

De quelle façon ?

Le monde moderne est ouvert à l'infini, au grand nombre, sous toutes ses formes : cellules, atomes, milliards d'individus peuplant la planète, etc. Le corps est pris là-dedans. Mais il ne vaut ni parce qu'il est infini ni parce qu'il est une misérable finitude. Qu'est-il alors ? Comment penser cette ouverture à l'infini qu'est la finitude ? Le corps est fini comme la bouche est finie ; la finitude, c'est un tracé qui permet de donner forme à l'infini. La bouche s'ouvre : je parle, je peux prononcer une infinité de sons, de phrases. L'infini, c'est le dehors auquel le fini s'ouvre.

La greffe du cœur que vous avez subie en 1991, et que vous racontez dans *L'intrus*, vous a-t-elle ouvert à cette pensée du corps ?

Avant la greffe, avant même que je sache que mon cœur était malade, j'ai été invité à parler du corps dans un colloque aux Etats-Unis. J'ai envoyé un texte que je trouvais raté. Je faisais du corps un objet, alors qu'il faut justement arriver à parler «depuis» lui, ce que j'ai tenté de faire dans *Corpus*, livre qui m'a été commandé en 1990 quand je savais qu'il faudrait me greffer. Je l'ai écrit avant et après la greffe. Le corps est un lieu. Je suis partout où est mon corps. Mon corps est dans mes écrits. Une écriture, une pensée, c'est un corps. L'intérieur du corps n'existe pas ; il n'y a rien à y voir, rien à y chercher. Le corps est un dehors. La greffe m'a ouvert à ce dehors, mais je ne l'ai pas évoquée tout de suite dans mes livres. En 1997, j'ai eu un lymphome, un cancer de la lymphe, provoqué par l'immunodépresseur. J'ai alors eu envie d'écrire, mais je ne savais pas quoi dire. Cela s'est fait par hasard. On m'a proposé de parler de l'autre, de l'étranger, et j'ai écrit *L'intrus* (2000). La greffe, expérience de l'étrangeté, a fait son intrusion. J'ai eu envie de m'exprimer sur ce devenir technique du corps greffé. Dans mon corps, il y a des quantités de réactions chimiques, de prothèses. Chaque radiographie le montre : le sternum est recousu avec des bouts de fil de fer tordus. La greffe inscrit le corps dans un réseau très

À L'ÉCOLE DE NANCY

Pour s'initier à l'œuvre de Jean-Luc Nancy, en grande partie publiée par les éditions Galilée, on pourra lire *L'intrus* (éd. Galilée, 2000), *Chroniques philosophiques* (éd. Galilée, 2004), *Le poids d'une pensée, l'approche* (éd. de la Phocide, 2008), et *Dieu. La justice. L'amour. La beauté* (éd. Bayard, 2009), ses petites conférences pour les enfants... Pour voyager dans sa pensée artistique, nous conseillons *Le Plaisir au dessin* (éd. Galilée, 2009), ainsi que *L'Evidence du film. Abbas Kiarostami* (éd. Klincksieck, 2007). Deux étapes seront nécessaires pour entrer dans sa «déconstruction du christianisme» : *La Déclosion* et *L'Adoration* (éd. Galilée, 2005 et 2010). Il sera temps ensuite de découvrir d'autres livres majeurs : *La Communauté désœuvrée* (éd. Christian Bourgois, 1986), *Corpus* (éd. Métailié, 1992), *Etre singulier pluriel* (éd. Galilée, 1996), *Le Sens du monde* (éd. Galilée, 2001), *Vérité de la démocratie* (éd. Galilée, 2008). Nous recommandons aussi la lecture du collectif *Figures du dehors. Autour de Jean-Luc Nancy*, sous la direction de Gisèle Berkman et Danielle Cohen-Levinas (éd. Cécile Defaut, 2012).

complexe : celui de la médecine, des médecins, des médicaments, des transformations induites par ces substances. Un réseau de contiguïté mais aussi de contagion. Ce qui guérit peut aussi infecter.

Vous écrivez à ce propos : « Je suis la maladie et la médecine »...

Oui, et cela participe aussi de la mutation dont nous parlons. Tous ces croisements définissent notre civilisation. Le corps est cette ouverture à l'extériorité. En ce sens, nous ne sommes pas

propriétaires de nos corps. Voilà pourquoi le don d'organes me paraît si mal nommé. On devrait plutôt parler de transmission de la vie. La vie est commune, et c'est pour cela que la greffe est possible. En ce qui concerne le cœur, seul le groupe sanguin compte pour pouvoir être transplanté. Comme je l'ai écrit, mon cœur est peut-être celui d'une femme noire...

Cette idée a inspiré un film, *La Blessure*, de Nicolas Klotz et Elisabeth Perceval. L'intrus a aussi été porté à l'écran par Claire Denis. Est-ce important pour vous que des artistes s'emparent de vos textes ?

Il est essentiel pour moi de dialoguer avec d'autres pratiques, avec des cinéastes, des peintres, des musiciens, des danseurs. Je suis de plus en plus ouvert à la possibilité de me frotter à ces façons différentes de créer du sens, de me livrer à l'expérimentation, à l'improvisation. Jouer dans le film de Rabah Ameur-Zaïmeche, *Les Chants de Mandrin*, m'a enthousiasmé. L'année dernière, des musiciens allemands m'ont demandé d'écrire un livret d'opéra. J'ai aussi travaillé sur un morceau très étrange de Schumann, doué entre les deux portées d'une mystérieuse ligne à ne pas jouer... Tout cela m'attire énormément, car je crois que c'est là que ça se passe. J'ai le sentiment de ne plus vouloir indéfiniment reprendre la besogne philosophique. Au fond, à la différence, je crois, de mon ami Alain Badiou, j'ai de moins en moins l'impression aujourd'hui d'avoir une philosophie, de savoir même ce qu'est la philosophie. Je veux être mené au bord d'autres écritures. Je ne peux quasiment plus écouter de musique classique. J'ai besoin de la musique qui s'écrit maintenant. Qu'y a-t-il dans cette musique ? Une absence de formes toutes faites, une absence de conventions mélodiques, harmoniques. Il y a une tension vers la naissance du son, qui parfois frôle le bruit. J'aimerais faire de la philosophie qui soit juste le frémissement d'un son.

Le sens est toujours sensible pour vous. Le sens du toucher est au cœur de votre réflexion...

Le sens, c'est une expérience du réel. Une approche. Une touche. Là, la pensée a à voir avec la poésie ou l'amour. Le toucher réduit la distance mais ne l'abolit pas. En ce sens, le toucher est ce qui mène le plus véritablement à l'altérité. L'altérité n'est ni dans la distance ni dans la fusion. L'amour non plus, qui a pourtant été souvent représenté comme l'abolition de la distance, voire de la distinction, entre les amants : Roméo et Juliette qui se rejoignent au-delà de la mort, la vigne et le rosier qui ne font qu'un sur les tombes de Tristan et d'Iseut. Mais si l'unité était possible, si ce devenir Un existait, le désir de passer dans l'autre s'évanouirait.

Une idée traverse votre œuvre, celle du «singulier pluriel». Comment la comprendre ?

Regardez. [Jean-Luc Nancy sort son téléphone portable et affiche une photo, un graffiti : «*You only have to be singular to become plural*» – «Pour devenir pluriel, soyez singulier».] Un ami, Peter Szendy, vient de m'envoyer cette photo prise au hasard d'une rue à New York. Au musée Guggenheim, ces dernières semaines, s'est tenue une exposition, «*Being singular plural*», expressément référée à mon travail. Je vois bien que cette expression a beaucoup frappé. Le singulier pluriel, ça m'est venu à partir de la difficulté que j'avais eue à manier le mot de communauté, dès *La Communauté désœuvrée*. Ce terme heurtait Derrida, Lacoue-Labarthe et tous ceux qui, avant la lettre, percevaient dans la communauté le risque du communautarisme. Le singulier pluriel, c'était une façon d'éviter les pièges de la communauté. En latin, singulier ne se dit qu'au pluriel ; *singulus* n'existe pas, c'est *singuli* qui signifie «un par un». C'est la manière juste pour moi d'exprimer ce qui se joue dans l'être en commun. Cela rejoint le toucher, le fait d'être ensemble avec distance, l'altérité sans identité.

La démocratie, c'est cela, selon vous, une égalité qui n'est pas une équivalence ?

Les pensées de la démocratie ont beaucoup de mal à figurer ce que nous touchons finalement tout le temps : le fait que les singuliers ne sont pas du tout équivalents, interchangeables. On a cru qu'il suffisait de prendre les unités singulières pour les fondre ensemble dans un corps démocratique abstrait qui efface les différences. A mes yeux, la démocratie est bien plus qu'une forme politique. Elle a une dimension métaphysique. Elle pose que le tout, loin d'être politique, est multiple, singulier pluriel justement. Elle permet d'autres formes d'existence commune, d'autres façons de se rapporter les uns aux autres – que ces formes, ces éclats, se nomment arts, pensées, amours, gestes ou passions. A la différence de l'individu capitaliste qui peut toujours devenir interchangeable et donc se soustraire à tout rapport, le singulier n'a lieu que dans la relation. C'est l'affirmation de chacun que le commun doit rendre possible ●

«Aujourd'hui, j'ai de moins en moins l'impression d'avoir une philosophie, de savoir même ce qu'est la philosophie. Je veux être mené au bord d'autres écritures.»